

Berthod, Marc-Antoine (2007). « Deviner, diagnostiquer, prédire : la désarmante incertitude des devins », in Rossi I. (éd.), *Prévoir et prédire la maladie. De la divination au pronostic*, Paris : Aux Lieux d’Etre, pp. 61-78.

Deviner, diagnostiquer, prédire : La désarmante incertitude des devins

Marc Antoine Berthod

Quand les devins, chamanes, voyants et autres sorciers acceptent de se mêler de la souffrance d’autrui, ils recourent à des procédés qui surprennent, impressionnent ou déconcertent : en effet, pour venir en aide à leurs clients lors de séances de divination, ils récitent des formules magiques, jettent des sorts, se laissent posséder par des dieux, lisent l’issue de certains événements dans des jeux de cartes ou dans du plomb fondu. Ils prétendent parfois entrer en contact avec des entités ou des mondes invisibles, des guides spirituels, des morts, des esprits, qui inspireraient leurs énoncés.

Le terme ‘devin’ désigne ici toute personne qui accepte de recourir, à un titre ou à un autre, à des pratiques divinatoires – aussi bien artificielles (codifiées, raisonnées) qu’inspirées (intuitives) – pour répondre à la sollicitation d’une autre personne. Ce terme subsume par conséquent une grande variété d’individus – ‘voyants’, ‘clairvoyants’, ‘magiciens’, ‘chamanes’ et autres ‘sorciers’ – auxquels se réfère mon texte.

Par ces procédés, qui abondent dans leur diversité culturelle, les devins – contrairement à une idée bien répandue – n’ont pas pour objectif de prédire l’avenir. Ils cherchent plutôt à déterminer la cause des problèmes présentés par leurs clients afin d’y remédier ; dans cette optique, ils mettent en œuvre des techniques et des savoirs

devant permettre de circonscrire le malheur qui frappe une personne, puis de dresser une liste de solutions et de prescrire les actions à entreprendre pour réduire l'angoisse générée par ce malheur. En matière de divination, il importe donc moins de prophétiser que de créer un sentiment de sécurité. En soumettant leur diagnostic, les devins cherchent à induire ce sentiment chez leurs consultants ou leurs 'patients' qui sont dès lors appelés à faire face à leur infortune.

Cette conception de la divination, généralement partagée par les anthropologues, fait de l'incertitude un élément central de son analyse. Comme le signale par exemple Susan Reynolds Whyte (1997), qui décrit la façon dont les devins Nyole – en Ouganda – font parler les esprits lors de possessions ou examinent des écritures arabes pour trouver la cause d'un malheur, la divination correspond toujours à une tentative de construire formellement l'incertitude liée à la situation qui a conduit une personne à consulter. Cette incertitude n'est pas simplement reconnue ou admise; elle constitue l'élément dramatique, souvent exacerbé, à partir duquel les devins produisent leurs commentaires.

Whyte montre en effet que les praticiens de la divination ne se contentent pas d'établir leur diagnostic à partir des seules caractéristiques physiques ou mentales de leurs clients; ils déchiffrent la configuration relationnelle dans laquelle sont inscrits ces derniers : un accident, un décès, un problème de fertilité ou une maladie peuvent ainsi être associés à une dot non payée, à un héritage mal réglé, à la vengeance d'un esprit ou d'un mort dont la mémoire n'est pas suffisamment bien honorée. Quand ces causes sont établies, les devins réaffirment les impératifs sociaux en vigueur et précisent les actions à réaliser : il s'agira, par exemple, de redéfinir les limites d'un terrain pour apaiser le courroux d'un mort ou d'effectuer un sacrifice en vue d'améliorer certains rapports familiaux et de préserver un espoir de fertilité.

Bien que souscrivant complètement à cette interprétation des processus divinatoires, je ferai remarquer que la notion d'incertitude utilisée pour les expliquer se réfère la plupart du temps à la seule

situation des clients¹. L'attention est plus rarement dirigée sur les doutes des devins, ceux-ci étant régulièrement présentés comme les personnages charismatiques et centraux des différents systèmes divinatoires. Or leur incertitude – non pas celle exprimée par les consultants mais bien celle que vivent les devins dans leur pratique et plus largement dans leur quotidien – ne doit pas être négligée.

Centrer la réflexion sur cet aspect oblige à prendre en compte les attentes, les plaisirs ou les espoirs, ainsi que la solitude, la souffrance ou le besoin de reconnaissance des personnes qui décident – ou à qui l'on impose parfois – de s'engager comme devins auprès d'un large public. Cela permet aussi de souligner le fait que, pour réussir un acte divinatoire, il est impératif de deviner : à savoir découvrir des informations par des moyens connus et assumés par le praticien seul.

Pour illustrer cette idée, je vais m'appuyer sur une recherche de terrain que j'ai réalisée en Suisse romande auprès de clairvoyants ou – du moins – auprès de personnes qui se reconnaissent sous cette appellation. J'évoque tout d'abord les difficultés que celles-ci éprouvent au moment d'engager une carrière de devin dans une société qui tend à les marginaliser. Je propose ensuite quelques réflexions sur la façon dont ces devins jouent avec leurs propres incertitudes pour formuler leurs propos, avant de discuter l'importance que revêt la notion d'espoir dans l'établissement de tout diagnostic à caractère divinatoire.

Devenir devin

Dans les sociétés industrielles contemporaines, devenir devin ne fait pas partie des rêves d'enfants et ne correspond pas aux attentes des parents qui – hormis, peut-être, dans le cercle des praticiens – imaginent le futur de leur progéniture. C'est que de nombreux discours réprobateurs, inquisiteurs et railleurs contraignent en permanence les

1. Vibeke Steffen, Richard Jenkins et Hanne Jessen (2005) ont récemment édité un ouvrage consacré à la question de l'incertitude face à la maladie ainsi qu'aux diverses façons de lutter pour son contrôle. Dans les différents textes de cet ouvrage, l'incertitude est toujours analysée en fonction de celui qui la subit. Elle concerne rarement les personnes qui sont en situation de qualifier et traiter la souffrance ou la maladie d'autrui, ce qui – à mon sens – empêche de saisir pleinement les enjeux liés à la maîtrise des incertitudes.

ambitions des individus qui souhaiteraient embrasser une carrière de voyant ou de clairvoyant. Ces discours, généralement véhiculés par les autorités scientifiques, religieuses ou médiatiques, outre le fait qu'ils somment les devins de fournir les preuves de leurs prétentions, condamnent l'usage même des arts divinatoires (Berthod 2003).

Ceci se reflète au niveau juridique puisqu'à Genève – entre autres cantons – la divination est toujours illicite : « sont, dans tous les cas, interdites les professions de somnambule, tireur de cartes, diseur de bonne aventure et autres analogues »¹. Les pratiques divinatoires sont néanmoins tolérées, la loi n'étant guère appliquée que dans les situations où un client porte plainte pour escroquerie. Malgré cette relative indulgence, il est possible d'affirmer que les devins occupent une position sociale marginalisée, déterminée par des structures institutionnelles qui contrôlent leurs actions et se gardent bien de les légitimer.

Cette marginalisation n'empêche pourtant pas les clairvoyants de jouir d'un grand prestige². Dans les faits, certains d'entre eux profitent d'une réputation qui leur garantit le renouvellement et la fidélité d'une large clientèle. Ils acquièrent parfois une telle notoriété qu'ils sont invités à participer à des émissions radiophoniques ou télévisuelles ; à organiser des stages et des cours de formation ; à rédiger des ouvrages qui relatent leurs expériences ou présentent les méthodes à suivre pour développer des aptitudes à la divination. Par ces actions, les devins gagnent en visibilité dans l'espace public et s'aménagent ainsi la possibilité d'exercer une certaine fascination sur les membres de la collectivité.

Néanmoins, étant donné que l'ordre social limite et rejette bien souvent la mise en œuvre des arts divinatoires, les candidats à la

1. Loi cantonale genevoise du 27 octobre 1923, article 14. L'historien Michel Porret (1999) rappelle que ce cadre judiciaire répressif a été établi à partir du siècle des Lumières, siècle durant lequel les pratiques magiques et divinatoires ont été déracinées de leur ancrage religieux et assimilées à de la superstition.

2. La marginalité des devins n'est de loin pas spécifique aux sociétés industrielles contemporaines. Elle est également constatée dans les sociétés où la divination est institutionnellement et officiellement reconnue ; en fait, les non-praticiens – même s'ils recourent parfois aux devins – redoutent ces derniers et ne les considèrent généralement pas comme des modèles à suivre (Devisch 1986).

clairvoyance sont confrontés au problème de l'incertitude avant même de pouvoir aspirer à une quelconque renommée. Ils doivent non seulement gérer la méfiance exprimée par leur entourage, mais aussi gagner suffisamment confiance en eux pour oser exprimer leurs intuitions contre une rémunération. En d'autres termes, devenir clairvoyant oblige à réévaluer constamment ses propres compétences en la matière; à mesurer l'efficacité des techniques divinatoires; à partager certaines croyances et à accepter de s'y référer en situation de consultation.

Durant ce processus, on peut se demander ce qu'il advient des doutes des personnes qui se destinent à la divination. Dans une étude de terrain menée en Angleterre au début des années 1980 et consacrée aux pratiques de sorcellerie et de magie incluant diverses formes de clairvoyance, l'anthropologue Tanya Luhrmann (1989) propose de répondre à cette question. Après avoir été elle-même initiée à ces pratiques, Luhrmann décrit la façon dont les devins s'entraînent à développer leur sensibilité par un travail introspectif, réalisé selon une démarche à la fois méditative, imaginative et spirituelle; elle montre comment ils apprennent à canaliser puis à maîtriser leurs intuitions et leurs émotions afin d'expérimenter de nouvelles connaissances.

Son argument consiste à dire que les devins engagés dans ces cheminements intérieurs commencent par analyser différemment la succession et la signification des événements soumis à leur observation. Ces individus transformeraient progressivement leur façon d'interpréter le monde jusqu'à se laisser persuader de l'efficacité de la magie et de la réalité des pouvoirs divinatoires : un 'glissement interprétatif' [interpretative drift] conduirait les devins à reconnaître et à rationaliser leurs expériences – tant corporelles qu'intellectuelles – dans les termes de la sorcellerie, de la magie ou de la divination.

Rendus aux évidences de l'intuition, les devins chercheraient encore à protéger et à conforter leurs convictions en fréquentant des groupes d'initiés qui partagent les mêmes opinions, recourent à des techniques semblables et poursuivent un développement personnel similaire. De multiples expériences sont ainsi vécues, racontées et commentées dans ces réseaux de praticiens, novices, consultants et autres curieux; elles

y sont traitées comme autant de témoignages utiles à valider – sinon justifier – un engagement dans les pratiques divinatoires et à contrer les critiques hostiles formulées par les sceptiques.

En conséquence, les personnes qui persévèrent dans une carrière de devin ne remettraient plus en question les techniques et les savoirs divinatoires mobilisés. Elles abandonneraient leurs doutes et leurs incertitudes en acquérant un mode de pensée qui assimile la divination – et plus généralement la magie – à un système cohérent et fonctionnel, susceptible d'être expérimenté, testé et géré. Dans cette perspective, les échecs de certaines prédictions et le manque d'efficacité de certains rituels trouveraient leurs explications dans l'incompétence ou l'inexpérience des praticiens.

Malgré le fait qu'elles tiennent pour acquise l'irrationalité de la divination (Pels 2003), les thèses développées par Luhrmann ont le mérite de ne pas éluder la façon dont les devins apprécient leurs propres facultés durant leur socialisation aux univers de réalités ésotériques. Elles mettent bien en évidence la transformation psychologique et spirituelle que sous-tend la mise en œuvre des pratiques divinatoires. Cet aspect ressort clairement des histoires de vie racontées par les clairvoyants de mon étude. Chez ces derniers en effet, l'éveil et l'intérêt pour la divination ont toujours été associés à une crise existentielle : une maladie, un deuil, un accident, un échec conjugal, une maltraitance. Surmonter ce type d'épreuves – perçues rétrospectivement en termes initiatiques – a généralement conduit les devins à modifier leur manière de percevoir, de comprendre et de connaître les autres personnes tout comme eux-mêmes.

À l'âge de quarante-sept ans, Edwige a par exemple cherché à contrôler la profonde incertitude ressentie à l'annonce de son cancer. Parallèlement à son traitement, elle s'est tournée vers un groupe d'étude du tarot et a progressivement été séduite par le fonctionnement de diverses pratiques divinatoires ; celles-ci l'ont non seulement aidée à comprendre ce qui lui arrivait, mais aussi à accepter sa maladie et à y faire face¹. Edwige affirme avoir appris à se comporter différemment

1. Paul Stoller (2004), connu en particulier pour ses travaux anthropologiques réalisés en Afrique de l'Ouest sur la sorcellerie des Songhays, a publié un ouvrage relatant la

au quotidien : elle fait désormais beaucoup plus confiance à son intuition et se dit protégée par son 'guide spirituel', ce qui la rassure au moment d'entreprendre une consultation.

Selon la plupart des devins interviewés, réussir à vaincre l'adversité est un facteur qui facilite l'engagement dans la divination. Cela conditionne la décision d'exprimer des intuitions pour le compte d'autrui car, en se transformant sur les plans physiques et spirituels, les devins estiment pouvoir se mettre plus facilement à l'écoute des autres et se rendre plus disponibles – plus réceptifs – à leurs problèmes. Stella, une autre clairvoyante, résume très bien cette idée dans les propos suivants :

« Quand vous avez connu plusieurs schémas de souffrance, vous comprenez la personne qui vient vous consulter. Vous ne pouvez pas comprendre quelqu'un si vous n'avez pas souffert, c'est exclu. Vous allez la comprendre mais jamais aussi profondément ».

Disant s'ouvrir par empathie aux sollicitations d'autrui, les devins légitiment par là même le fait qu'ils se hasardent à communiquer des intuitions pour interpréter la vie de leurs consultants. En retour, ces derniers peuvent leur reconnaître un 'don' et renforcer d'autant la confiance des clairvoyants. Les ethnographies de la voyance ou de la magie qui retracent la carrière des devins dans les sociétés contemporaines (Laplantine 1991, Camus 1995, Dufoulon 1997) montrent d'ailleurs bien que le 'don' dépend toujours d'une reconnaissance sociale¹. Cette dépendance se reflète notamment dans les différentes conceptions du 'don' entretenues par les devins, d'une part, et les consultants, d'autre part : les premiers affirment faire 'don de soi' lors des séances de divination tandis que les seconds

façon dont il venait d'affronter l'épreuve du cancer. Dans un récit qui expose en détail sa trajectoire de patient – de l'annonce du diagnostic au traitement de la maladie et à sa rémission – l'auteur révisé avec beaucoup d'humilité ses conceptions de la sorcellerie pour en faire un mode de vie lui permettant de faire face à ses incertitudes.

1. Loin de négliger la façon dont ce 'don' peut être imposé – parfois à la naissance – ou transmis, par hérédité ou par initiation, je me contente ici d'associer ces procédures d'imposition ou de transmission à deux formes particulièrement contraignantes de sollicitation. Je précise par ailleurs que se proclamer devin n'est jamais suffisant pour réussir dans les arts divinatoires.

considèrent – il faudrait plutôt dire espèrent – que les devins sont gratifiés d'un 'don'.

La conduite d'une carrière de devin résulte par conséquent de l'oscillation entre un engagement personnel dans la divination et la réponse aux sollicitations d'autrui vis-à-vis d'un tel engagement. Cette dialectique se développe avec plus ou moins d'intensité : une personne peut tout d'abord s'amuser à interpréter les cartes du tarot ou le mouvement d'un pendule pour des amis ou des membres de sa famille avant de partager ses intuitions avec un public plus large, méconnu, voire inconnu ; elle peut aussi développer ses connaissances et se familiariser avec de nouvelles techniques divinatoires, pour ensuite répondre avec plus de régularité aux sollicitations des consultants. Elle peut encore se fixer un cadre pratique ('on ne fait pas de la voyance entre les pêches et les melons au supermarché', me disait une clairvoyante) ; se doter d'un code déontologique ; demander de l'argent et, pourquoi pas, s'établir comme professionnelle. Il est à préciser enfin qu'un devin peut à tout moment renoncer à poursuivre son engagement, plusieurs de mes informateurs s'étant en effet tournés – une année après ma recherche – vers un emploi économiquement plus stable.

Prendre en considération cette dialectique permet finalement de relativiser la théorie de Luhmann : s'ils transforment bel et bien leur mode interprétatif, les devins ne dérivent pas pour autant vers plus de certitude en se réfugiant dans leurs croyances. En fait, ils acceptent d'endosser leur rôle avec plus ou moins de sérieux. Cela ne va jamais de soi car, au-delà de toute maîtrise des savoirs et des techniques divinatoires, la seule certitude que les devins peuvent ressentir au début d'une consultation est la certitude du possible.

Par définition en effet, rien n'est plus incertain que les intuitions encore inexprimées : en demeurant captives d'une subjectivité, elles ne revêtent aucune valeur prédictive car elles échappent à toute interprétation et, par conséquent, à toute confirmation ou infirmation. Ainsi, lorsque les devins expriment leurs intuitions, ils prennent le risque de les soumettre à leurs consultants. En osant tout simplement se mettre en position de deviner, ils font de leur propre incertitude un élément constitutif de l'exercice divinatoire.

Oser exprimer ses intuitions

« Je me rappelle le premier appel que j'ai eu. J'ai perdu tous mes moyens, je ne savais plus rien. Une collègue m'avait dit qu'il ne fallait surtout pas que le client entende feuilleter dans le bouquin! Alors j'allais en tremblotant, j'ai raconté n'importe quoi. Mais le pire, c'est qu'au bout du fil, la femme me disait : 'oui, c'est juste'. J'en étais toute retournée, j'en étais toute chose. Et j'ai continué; je faisais ça à mi-temps. Et là, j'ai pris goût ».

En évoquant les souvenirs de sa première séance de divination par téléphone en qualité de 'voyante professionnelle', Hermeline laisse entrevoir l'importance de sa propre incertitude. Dans cet extrait d'entretien, elle confesse avoir nourri de sérieux doutes quant à ses compétences au moment d'entrer en communication avec sa cliente qui, contre toute attente, l'a confortée puis incitée à poursuivre son action. Cet encouragement a mis en confiance la clairvoyante qui s'est étonnée – et certainement félicitée – de la satisfaction exprimée par son interlocutrice. Forte de la réussite de cette expérience et, sous-entendu, de celles qui lui ont succédé, elle affirme avoir pris goût à la divination, une activité qu'elle exerce désormais avec beaucoup plus d'aisance et de conviction.

À travers ses propos, Hermeline suggère que les devins – et pas uniquement les consultants – sont en droit d'espérer que quelque chose d'improbable ou d'inattendu se réalise durant la consultation. Elle signale surtout que les devins sont obligés de jouer avec leurs incertitudes s'ils entendent réussir leurs actes divinatoires. En précisant que sa cliente ne doit pas entendre 'feuilleter dans le bouquin', Hermeline souligne en effet l'impératif auquel sa pratique est censée répondre : se fier à ses intuitions et découvrir des informations instantanément, sans recul ni perspective.

Certains devins choisissent de répondre explicitement à cet impératif. Ils l'anticipent, en mettant notamment en scène leur prétention de connaître de manière absolue et non circonstanciée. Cela ressort par exemple de l'affiche reproduite ci-contre, placardée à l'origine dans un café : la légende elliptique – 'Alexander, the man who knows' – qui accompagne le dessin de ce visage masculin

enturbanné dénote la capacité d'accéder à un pur savoir, atemporel et complètement décontextualisé. Autrement dit, ce que sait Alexander importe moins que le fait qu'il sache tout simplement.

Certes, s'ils n'affichent pas tous cette prétention, les devins se gardent néanmoins de la nier. Ils se sont en effet rendus compte que les consultants attendent généralement d'être renseignés selon des procédures qui leur paraissent incompréhensibles, mystérieuses et magiques. Cette attente n'est pas facile à gérer ; elle induit toujours une certaine appréhension, ce que traduit parfaitement Edwige :

« La personne qui vient, elle attend tout. Elle attend des miracles, je ne sais quoi. Alors là c'est presque moi qui panique. Et tout d'un coup, en tirant trois cartes, on voit déjà une magie qui se fait, puis la personne elle s'apaise et elle commence à avoir confiance. Après elle parle, elle parle, elle sort des trucs ».

Cette appréhension grandit encore quand les consultants mettent les devins au pied du mur, lorsqu'ils décident de ne rien laisser transparaître de leur situation ou de leur histoire de vie par exemple ; ils testent les devins en ne disant rien ou, plutôt, en les mettant au défi avec une formule telle que 'c'est à vous de me dire'. Les clairvoyants redoutent particulièrement cette attitude parce qu'ils savent qu'une consultation ne peut véritablement démarrer qu'en fonction de la pertinence de leurs commentaires initiaux. Dans ce cas de figure, ils ne sont donc pas libres d'interpréter à leur façon la situation des consultants : ils sont tenus de le faire.

Ne pouvant compter que sur eux-mêmes (et leurs incertitudes), les devins recourent – schématiquement – aux quatre registres suivants pour élaborer leurs discours : 1. leur environnement immédiat : un oiseau qui se pose sur une branche devient un présage ; un mot entendu à la radio, une piste à suivre ; 2. leur propre corps : les clairvoyants peuvent ressentir par mimétisme une douleur qui désignerait l'endroit et la nature du mal dont souffre un client ; 3. leurs consultants : les devins analysent leur voix, leurs comportements, leurs réactions, leurs propos ; ils tiennent aussi compte de la dynamique relationnelle qui s'établit avec eux ; 4. leurs intuitions : celles-ci seraient inspirées par un 'tiers' difficile à identifier, tel qu'une 'énergie', un 'guide spirituel'

ou un 'cher disparu', ou encore guidées par la lecture d'un instrument divinatoire.

Les devins puisent dans ces quatre registres les signes et indices à interpréter pour faciliter le dialogue ; ils se réfèrent aux événements qui surviennent lors d'une consultation pour commenter la vie de leurs clients. Ils forgent et modulent ainsi leurs interprétations selon une perspective très personnelle, toujours ancrée dans – et conditionnée par – l'instant de la rencontre. Cette façon de personnaliser les interprétations en fonction des situations explique la difficulté à reproduire à l'identique une séance de divination, les devins étant toujours prompts à intégrer de nouveaux éléments à leurs discours. Ils sont donc les seuls à savoir comment ils établissent leurs diagnostics et comment ils obtiennent les informations qu'ils délivrent ; ils portent en fait l'entière responsabilité de leurs énoncés.

À mon sens, cela résulte de l'asymétrie cognitive et perceptive qui est souvent manifeste entre les devins et leurs consultants : les premiers sont censés voir, entendre, savoir ce que les seconds ne peuvent pas voir, ni entendre, ni savoir. Par exemple, quand Stella affirmait percevoir une femme blonde derrière moi alors que nous étions tous les deux dans le salon de son appartement, elle me rappelait cette étonnante et mystérieuse asymétrie. Si celle-ci permet de personnaliser et de singulariser la pratique de la clairvoyante, elle rend surtout difficile pour les clients l'accès aux informations qui servent à établir un diagnostic divinatoire. De fait, cette asymétrie avantage les devins et n'est jamais sans incidence sur les rapports de pouvoir qui s'établissent entre les interlocuteurs d'une séance de divination.

En d'autres termes, les devins doivent clairement et ouvertement jouer sur le registre opaque des intuitions, de l'impossible, de l'incompréhensible, du magique, pour répondre aux sollicitations d'autrui. Mais cela ne signifie pas qu'ils adhèrent sans réserve à des croyances ou qu'ils soient sûrs de l'efficacité de la divination. Mon argument se limite à dire que les devins ne peuvent tout simplement pas laisser entrevoir qu'ils sont eux-mêmes méthodiques, rationnels et calculateurs.

Pour illustrer ce point, il est possible d'établir une analogie entre l'activité des devins et celle des médecins, formés aux procédures biomédicales, comparatives et expérimentales. Contrairement aux clairvoyants, ces derniers doivent – en principe – jouer sur le registre de la transparence pour produire leurs diagnostics. Ils ont tout loisir de mettre en perspective le problème de leurs patients ; ils cherchent à le circonscrire dans un format communicable et transmissible. En cas de doute, ils discutent le problème avec un collègue, voire avec le patient lui-même¹. Autrement dit, les médecins évitent toute précipitation et préfèrent transmettre leurs incertitudes plutôt que de commettre une erreur.

Malgré leur prudence, conditionnée par la vérifiabilité et la comparabilité des diagnostics, les médecins ne jouent toutefois pas uniquement sur le registre de la transparence dans l'exercice de leur fonction. Dans un article consacré à certaines pratiques médicales perçues comme magiques ou dangereuses, Jorada Verrips (2003) rappelle en effet que les médecins – à des degrés très variés – recourent à toute une imagerie anthropomorphique qui n'a rien de scientifique ni de rationnel pour décrire, analyser et interpréter les maladies.

Cette imagerie, souvent très personnelle et intuitive, sous-tend la communication avec les patients ; elle conditionne la façon dont ces derniers interprètent et formalisent l'incertitude liée à leur situation. Mais le recours à cette imagerie n'a pas besoin d'être mis en évidence, les médecins étant sollicités pour jouer ouvertement sur le registre de la transparence et non pas pour interpréter le contexte relationnel de la consultation et son opacité. Autrement dit, ils ne sont pas tenus de lever le voile sur la façon dont leurs intuitions fonctionnent.

En suivant cette analogie, je soutiens l'idée que les devins inversent au contraire les procédures d'établissement d'un diagnostic : ils

1. Lorsqu'il suivait son traitement médical, Stoller (2004) a décrit la façon dont il se renseignait sur les modes d'établissement d'un diagnostic et faisait part de ses commentaires et suggestions à ses médecins. Cette attitude peut parfois surprendre les médecins, étonnés du degré de connaissance de leurs patients et du fait que ceux-ci sortent de leur 'rôle de malade'. Il est à noter aussi que les médecins refusent, en certaines circonstances ou avec certaines personnes, de jouer sur le registre de la transparence (Whyte 2005).

jouent ouvertement sur le registre des intuitions pour communiquer leurs messages tandis qu'ils passent sous silence les éléments qui paraissent trop rationnels, à savoir construits de façon méthodique, compréhensible, logique. Sans cette occultation, les clients seraient en effet capables d'expliquer et d'articuler le moment magique que les devins cherchent à produire en osant exprimer leurs intuitions. Mis face à la rationalité des praticiens, ils ne pourraient en effet plus vivre l'incroyable de la divination, comme l'a montré Michael Taussig (2003) dans sa théorie du chamanisme et de la magie.

Il convient finalement de considérer les pratiques divinatoires comme des tentatives expérimentales de cerner l'infortune d'autrui. Ces tentatives se caractérisent par une constante oscillation entre révélation des intuitions et occultation des incertitudes. Par comparaison – sur le plan rhétorique du moins –, là où les médecins déclarent leurs incertitudes pour annuler ou prévenir l'effet des intuitions, les devins exhibent leurs intuitions pour masquer ou minimiser leurs doutes. La figure du médecin et celle du devin constituent ainsi les deux facettes de la même pièce, celle d'une modernité où les procédures magiques et scientifiques s'alternent, se compénètrent et fonctionnent toujours l'une par rapport à l'autre.

À cet égard, Taussig (2003) rappelle avec pertinence que foi et scepticisme – intuitions et incertitudes – coexistent et se requièrent mutuellement. Ces deux éléments constituent les deux pôles à partir desquels les personnes qui prennent en charge les problèmes d'autrui établissent leurs diagnostics et les communiquent. S'il est dès lors possible de penser que la dynamique d'occultation et de révélation entre ces deux pôles fonctionne dans un sens chez les médecins et dans le sens inverse chez les devins, je tiens à préciser qu'une telle inversion ne se produit pas sans difficultés : les personnes qui osent exhiber leurs intuitions pour traiter l'infortune de leurs consultants courent en effet le risque de rester captives de leur prétention au savoir et au mystère qu'elles produisent.

On peut, d'une part, traquer et condamner toute rationalisation de la part des clairvoyants pour dénoncer chez eux fraude et escroquerie et les assimiler à des charlatans. L'ouvrage *Devenez sorciers, devenez*

savants – réalisé par le prix Nobel de physique Georges Charpak et le physicien Henri Broch (2002) – témoigne, entre autres, d'une telle inquisition; il démontre avec obsession qu'aucun pouvoir magique n'est inexplicable, les devins et autres voyants ne recourant qu'à des trucs ou astuces dans leurs pratiques. Mais en cherchant à dévoiler le secret de la rationalité de la divination, les auteurs mènent un combat à la Don Quichotte contre les devins : le secret, justement, c'est qu'il n'y a pas de secret (Taussig 2003).

On peut, d'autre part, enfermer les clairvoyants dans leurs croyances, comme le fait Luhrmann (2004, 1989). Cet aspect est critiqué dans certains travaux d'anthropologie médicale, ceux de Byron Good (1994) notamment. Ce dernier dénonce les théories de la magie et de la divination – en particulier celles développées par Evans-Pritchard (1972) dans son ouvrage classique sur la sorcellerie en pays Zandé – qui ne remettent pas en question les croyances d'autrui pour mieux les assimiler à un système culturel clos sur lui-même. En d'autres termes, Good rejette les approches rationalistes qui s'appuient trop confortablement sur la disjonction entre croyance et savoir [knowledge] pour interpréter des énoncés ou des pratiques à caractère 'irrationnel'.

En considérant les croyances des devins comme acquises mais fausses, les approches rationalistes leur dénie la possibilité de douter tout simplement. Elles nient également le fait que les démarches divinatoire puissent revêtir une certaine efficacité et être appréciées par les clients. J'insiste donc sur le point suivant : les clairvoyants entretiennent toujours des doutes sur leurs interprétations et associent leurs démarches à des expérimentations. Cette incertitude se reflète par exemple dans la crainte que nourrissent les clairvoyants à l'encontre de séances de divination où les consultants se limiteraient à les tester.

En fait, les devins apprécient toujours la coopération de leurs clients pour mieux cibler le problème à traiter. Le cas échéant, ils se sentent soulagés du fardeau de leur prétention de connaître et disent parvenir à établir un rapport de confiance avec leurs interlocuteurs; en ce sens, ils sont quelque peu délivrés du mystère qui conditionne leur

mode de communication. Mais ils se méfient également d'une telle délivrance – certains devins la refusent avec insistance et affichent obstinément leur prétention de connaître pour mieux défendre leur activité – car elle remet tout bonnement en cause leur raison d'agir et leur prestige.

Brider les espérances

*« Il faut bien donner de l'espoir »
Edwige*

En osant exprimer leurs intuitions, les devins jouent ouvertement sur le registre opaque du magique, du mystère, de l'improbable. Parallèlement, ils évitent celui de la transparence en masquant leurs calculs, car ils sont censés suivre l'impératif que constitue l'horizon d'attente des consultants : savoir instantanément et découvrir 'tout seul' les informations utiles à leurs interprétations. Autrement dit, les personnes qui s'engagent à deviner s'abandonnent à leur désarmante incertitude pour mieux répondre aux sollicitations de leurs clients.

Comme le rappelle Edwige dans l'énoncé mis en exergue, les devins souhaitent par un tel engagement entretenir les espoirs de leurs consultants. Misant sur le principe que tout peut advenir de leur incertitude, ils cherchent à circonscrire une infortune, à formaliser une prise de conscience et à redonner confiance. Les devins considèrent en fait que leurs clients viennent toujours les consulter – même quand ceux-ci affirment les approcher par simple curiosité – afin d'éclaircir un problème, annuler une angoisse ou reprendre le contrôle d'une situation. Selon Stella, il ne faudrait donc pas se moquer de la divination. Cette activité n'est pas un simple amusement, mais un service personnalisé qui engage une certaine responsabilité.

Les devins en sont d'ailleurs bien conscients. Ils se gardent de donner trop d'espoirs à leurs consultants, car ils redoutent que ces derniers prennent à la lettre leurs commentaires et se perdent dans l'attente de la réalisation des événements diagnostiqués ou prédits. Pour éviter cet écueil, les devins avertissent leurs interlocuteurs que leurs informations ne sont jamais sûres à cent pour cent ; ils leur rappellent

aussi l'importance du libre arbitre ou précisent qu'ils ne sont 'que' des êtres humains, donc susceptibles de se tromper. Ils brident en permanence les espérances qu'ils nourrissent chez leurs clients.

Ces précautions diffèrent de celles que prennent les médecins lorsqu'ils communiquent leurs diagnostics à leurs patients. Pour reprendre l'analogie établie auparavant, les médecins – s'ils se réjouissent en principe des espoirs qu'entretiennent leurs patients – cherchent à éviter toute mauvaise adéquation entre un pronostic et sa réalisation. En s'abstenant d'instiller de 'faux' espoirs, ce qui est moralement perçu comme inadéquat, les médecins focalisent leur attention sur la dimension expectative et référentielle que revêt la notion d'espoir, c'est-à-dire sur l'objet qui structure l'attente du patient. En d'autres termes, c'est le réalisme du pronostic qui conditionne le sentiment de responsabilité des médecins quand ils informent leurs patients et se trouvent ainsi en situation de produire (ou non) de l'espoir¹.

À mon sens, ce sentiment n'est pas déterminé par la même exigence chez les devins, ceux-ci étant plutôt sensibles à la dimension suggestive et interlocutoire qui caractérise également la notion d'espoir. Il faut comprendre par là que les devins accordent moins d'importance à l'objet constitutif de l'espoir qu'au rapport qui s'établit avec cet objet. C'est le jeu avec le possible, le probable, l'insaisissable ou, en d'autres termes, la quête de ce référent toujours situé au-delà de l'horizon de notre imagination qui prévaut dans l'activité divinatoire.

Les devins affirment en effet être moins préoccupés par la valeur prédictive de leurs énoncés – à savoir par les chances de concrétisation de leurs pronostics – que par leur capacité de mettre 'les consultants

1. Dans *Imaginative Horizons*, Vincent Crapanzano (2004) propose une stimulante discussion de la catégorie d'espoir. Il rappelle que cette catégorie, hautement valorisée en terme d'expérience – et pas uniquement religieuse –, est très rarement mentionnée dans une perspective analytique. Il montre pourtant que la façon dont cette catégorie est vécue et définie n'est de loin pas sans incidence sur notre compréhension des rapports sociaux. Il précise notamment que l'espoir, ou du moins son expression, « has an important interlocutory dimension and is subject to an often highly moralized, culturally determined communicative etiquette » (2004 : 112). Citant les travaux de Mary-Jo DelVecchio Good et ses collègues (1990) sur le rôle de l'espoir chez les médecins oncologues, Crapanzano signale l'importance morale de l'espoir chez ces derniers et toute la difficulté d'en contrôler la production.

face à leur destin' ou de 'leur donner la force d'affronter leur destin'.
Vus sous cet angle, les clairvoyants, quand ils disent entrer en contact avec un défunt par exemple, n'ont pas pour objectif de spécifier son statut ontologique mais de définir l'attitude à adopter face à la mise en présence de celui-ci.

Par conséquent, les devins – forts de leurs incertitudes – expriment leurs intuitions et formulent leurs interprétations en espérant que celles-ci seront bien reçues par les consultants. Contrairement aux médecins, les devins doivent s'en remettre à l'appréciation de leurs clients pour savoir si leur diagnostic divinatoire est pertinent. Le cas échéant, une relation de confiance peut progressivement s'établir entre les interlocuteurs qui s'appliqueront alors à définir ensemble la meilleure façon de formaliser un problème, une situation, une ambiguïté. Je précise par ailleurs que l'importance de cette dimension interlocutoire, qui sous-tend toute notion d'espoir, se traduit par le fait que les consultants ne cherchent pas à deviner ce que devinent les devins. Cette dimension se reflète également dans l'incapacité des clairvoyants à exécuter une divination pour leur propre compte, sachant que leurs intuitions ne peuvent pas être discutées, contestées, négociées.

C'est donc la capacité à se concilier la confiance des consultants qui conditionne le sentiment de responsabilité des devins. Cela signifie que ces derniers sont moins concernés par le problème moral de la production de 'faux' espoirs que par l'impossibilité de réguler les espérances : les devins craignent en effet que leurs consultants nourrissent soit trop d'espoirs en faisant preuve d'une gênante naïveté, soit pas assez en témoignant d'un scepticisme obtus. Dans ces deux cas de figure, les consultants n'arriveraient pas à prendre correctement en main leur situation, à identifier un problème, à gérer une souffrance ou un deuil, car ils resteraient centrés sur l'objet de leurs espoirs. Il n'est donc pas étonnant que les devins se plaignent de la difficulté d'effectuer une séance de divination avec des clients qui ne percevraient pas – ou ne voudraient pas considérer – le secret de leur incertitude. C'est pourquoi les clairvoyants jugent parfois nécessaire d'interrompre leur séance, ce que relève bien Stella :

« La voyance, c'est un travail délicat. C'est pour ça qu'il ne faut pas faire n'importe quoi. C'est pour ça que la parole est limitée à l'essentiel. Mais il faut dire aussi que, parfois, le courant ne passe pas. Là, on interrompt. On interrompt la consultation. On dit : 'écoutez, il faut être honnête. Entre vous et moi, il n'y a pas eu le contact et la parole ne viendra pas. Le cliché ne viendra pas non plus' ».

En refusant de poursuivre leurs séances divinatoires, les devins peuvent chercher à protéger leur image ou leur réputation ; ils peuvent encore craindre de marcher sur les plates-bandes d'autres professionnels du social ou de la santé. Mais quand ils ne jouent plus le jeu de leur propre incertitude et n'essaient plus de formaliser celle de leurs consultants, les clairvoyants risquent aussi d'abandonner ces derniers face à leur désespoir. C'est peut-être le prix qu'ils doivent parfois payer pour devenir les représentants d'une activité sociale où la notion d'espoir n'est pas soumise à une logique de vérification, mais à une dynamique suggestive visant à contrôler les incertitudes.